



*Les Chansons pour le Struwwelpeter du Dr. H. Hoffmann,
réunies par Andreas Hussla, Rütten & Loening, vers 1890, Francfort-sur-le Main*

L'IMMORTEL STRUWWELPETER

par François Mathieu

*L'Allemagne célèbre le cent cinquantième anniversaire
du Struwwelpeter. François Mathieu montre ici l'importance de ce
texte dans la culture de nos voisins et retrace son histoire singulière.*

Il y a tout juste cent cinquante ans, un garçonnet de trois ans découvrait parmi ses cadeaux de Noël un petit cahier d'écolier de seize pages que son père avait lui-même composé et illustré et qui allait devenir un des premiers classiques de la littérature enfantine. L'enfant s'appelait Carl Philipp, son père Heinrich Hoffmann (1809-1894) et ce livre *Der Struwwelpeter*.

Cette œuvre se serait sans doute perdue si, l'ayant eue entre les mains, des amis du docteur Hoffmann ne lui avaient pas recommandé de la faire publier. Heinrich Hoffmann était le médecin de famille de Joseph Rütten qui, avec Friedrich Löwenthal¹, venait de fonder à Francfort même une maison d'édition. Sous le titre *Histoires gaies et images drôles avec quinze tableaux joliment coloriés*

1. Joseph Rütten et Zacharias Carl Friedrich Löwenthal avaient fondé en 1844 la *Literarische Anstalt* (L'Institution littéraire). En 1847, Löwenthal s'étant converti au christianisme, prit le nom de Carl Friedrich Loening.



Heinrich Hoffmann

pour les enfants de 3 à 6 ans, le *Struwwelpeter* fut imprimé l'année suivante (1845) à 1500 exemplaires qui furent tous vendus en moins d'un mois. Le départ d'une aventure était ainsi donné, qui dure et durera encore. Encouragé dans sa recherche créatrice, Hoffmann crée deux nouvelles histoires (*La Très triste histoire de Pauline et des allumettes* et *L'histoire de Philippe-qui-gigote*) qui paraissent dans la deuxième édition. Deux ans plus tard, l'œuvre qui en est déjà à sa cinquième édition paraît pour la première fois sous le titre *Der Struwwelpeter*, contient les neuf histoires définitives et mentionne le nom de l'auteur jusqu'alors resté anonyme. En 1861, à l'occasion de la 31^{ème} édition, le *Struwwelpeter* change d'aspect, le dessin sort de sa naïveté première, prend du relief, la figure du garnement se fait plus sympathique, la couronne de cheveux s'ordonne plus régulièrement. Auparavant – ce qui prouve que Heinrich Hoffmann était un vrai créateur – il avait, en 1858, dessiné, cette

fois en dehors de toute pression du temps, une nouvelle version qui, découverte aux États-Unis à l'état de manuscrit, vient d'être publiée pour la première fois². La centième édition de l'édition ordinaire paraît en 1871, la cinq centième en 1921 et la cinq cent quarantième en... 1994. À la fin de sa vie, Hoffmann constate : « *J'ai entre les mains une traduction russe, suédoise, danoise, anglaise, hollandaise, française, italienne, espagnole et portugaise* »³. Depuis, l'ouvrage a été traduit dans bien d'autres langues, y compris des langues dites minoritaires telles le romanche, le lituanien, le hongrois, le croate, l'hébreu, le finnois⁴. On évoque quelques quinze millions d'exemplaires à travers le monde, le phénomène est évidemment incalculable.

Sans l'amour d'un père ou d'une mère doués, bien des chefs-d'œuvre destinés à l'enfance n'auraient peut-être pas vu le jour. Quand le lieutenant de cavalerie Hugh Lofting s'émeut



Le *Struwwelpeter* sous sa première apparence
Leipzig, Insel Verlag, 1933

2. *Der Struwwelpeter in seiner zweiten Gestalt (Le Struwwelpeter sous sa seconde forme)*, fac-similé avec postface de Beate Zekorn, directrice du Musée Heinrich-Hoffman de Francfort-sur-le-Main, Rütten & Loening, Berlin, 1994.

3. Heinrich Hoffmann, *Lebenserinnerungen (Mémoires)*, Insel Verlag, Francfort-sur-le-Main, 1985, p. 142 et suiv.

4. Heinrich Hoffmann, O.c. note p. 326.



Le Struwwelpeter sous sa deuxième apparence
1^{ère} édition de l'original de 1858, Berlin :
Rütten & Loening, 1994

du sort des chevaux blessés à la bataille d'Ypres (1917), il pense à ses deux enfants et écrit pour eux son *Doctor Dolittle*. Pippi Langstrump (Fifi Brindacier) est un cadeau d'anniversaire d'Astrid Lindgren à sa fille Karin qui venait d'avoir sept ans et souffrait d'une pneumonie. Le premier opéra au monde écrit pour des enfants, *Hänsel und Gretel*, Engelbert Humperdick le compose pour ses propres enfants (dans la maison où Hoffmann avait habité à la fin de sa vie). Peter Härtling explique que la colère d'un père au vu des produits du marché est à l'origine de sa vocation d'écrivain pour l'enfance et la jeunesse. Il n'en est pas allé autrement pour Heinrich Hoffmann qui, désireux de trouver « un livre d'images qui correspondît à la compréhension et à l'intérêt d'un enfant » de trois ans, ne trouva que « d'interminables et ennuyeux récits, des histoires édifiantes commençant et se terminant par des exhortations hautement mora-

lisatrices, du genre : « L'enfant sage dit toujours la vérité », ou bien « Les enfants sages se tiennent toujours très propres », etc. »⁵ Poursuivant ses recherches, il était tombé sur un « volume in-folio avec des reproductions de chevaux, chiens et oiseaux, de tables, bancs, pots et marmites, avec la mention de l'échelle 1/3, 1/8, 1/10. J'en eus assez. Quel intérêt peut avoir pour l'enfant la copie d'une table et d'une chaise ? »⁶

Foin donc des copies réductrices et surtout des prescriptions morales qui ne sont pour l'enfant que des mots creux : « L'enfant n'apprend tout simplement qu'en regardant et ne comprend que ce qu'il voit. [...] Le proverbe n'est pas vain, qui dit : Chat échaudé craint l'eau froide. »⁷ Dans ces conditions, Hoffmann évoque neuf enfants désobéissants et les graves conséquences de leur désobéissance : Frédéric est cruel avec un chien ; Pauline joue avec les allumettes ; Petit-Louis, Gaspard et Guillaume se



Édition réalisée pour le 100^e anniversaire du
Struwwelpeter, Francfort-sur-le Main,
Rütten & Loening

5. Cité d'après la postface de F. Cavanna in Dr Heinrich Hoffmann, *Crasse-Tignasse*, L'École des loisirs, 1979, p.35.

6. Heinrich Hoffmann, O.c. p.138.

7. Ibid. p.138.

moquent d'un enfant noir ; Conrad suce toujours son pouce ; Gaspard refuse de manger sa soupe ; Philippe ne cesse de gigoter à table ; Jean marche sans toujours regarder devant lui ; Robert sort trop volontiers par temps de pluie. S'insère au centre de l'ouvrage l'histoire du chasseur féroce à qui un lapin rend la pareille. Les sanctions pleuvent : Frédéric, mordu jusqu'au sang, doit garder la chambre ; Pauline est réduite à un tas de cendres sur lequel viennent pleurer ses deux chatons ; le Grand Nicolas trempe les trois garnements, un par un, dans un encier géant ; l'homme aux ciseaux coupe les doigts de Conrad ; Gaspard meurt d'anorexie ; Philippe gît sous la nappe au milieu de la vaisselle brisée et des mets renversés ; Jean, le distrait, sort trempé de la rivière d'où deux passants le repêchent, et Robert disparaît à jamais derrière les nuages. Quant au *Struwwelpeter*, il n'est (n'était) que de voir sa longue et sale tignasse, que jamais il ne voulait qu'on coupe, et ses ongles longs à faire peur... pour courir chez le coiffeur et se couper les ongles !

Un livre qui remporte un tel succès se discute. On accusa le *Struwwelpeter* « des plus grands péchés, parmi lesquels celui d'être beaucoup trop » contes de bonne femme » et ses dessins d'être des gribouillages sans élégance. On disait : « De tels gribouillages faussent la sensibilité esthétique des enfants ». Heinrich Hoffmann répliqua : « Fort bien ! Voilà donc qu'il faudrait élever les nourrissons dans des galeries de peinture ou dans des musées remplis de copies en



Superstruwwelpeter,
ill. H. E. Ernst, Leipzig, Leiv, 1993

plâtre des statues de l'antiquité ! »⁸ Cette discussion n'allait plus cesser, jusqu'à toucher des sommets dans les années soixante-dix de notre siècle, au moment où fleurit en Allemagne le mouvement antiautoritaire.

De fait, le *Struwwelpeter* s'inscrit tout à fait dans les idées pédagogiques, les normes et les valeurs de la bourgeoisie allemande du XIX^e siècle, héritées du prussianisme. Tout aussi célèbre aura été chez les écoliers allemands, le livre de lecture de Friedrich Eberhard von Rochow, *Der Kinderfreund. Ein Lesebuch zum Gebrauch in Landschulen*. (L'Ami des enfants. Un livre de lecture à l'usage des écoles de campagne.)⁹ dont la première partie paraît à Berlin en 1776 et la seconde en 1779.

L'« Allemagne » étant encore une juxtaposition d'États, un grand nombre d'éditions se

8. Cité d'après F. Cavanna, O.c. p.37.

9. Hobereau prussien, Friedrich Eberhard von Rochow (1734-1805), après une carrière militaire, hérite des domaines de son père. Il prend soin de ses paysans, fait construire des maisons pour les pauvres, organise un système d'assurance, supprime le servage et crée une caisse de secours. Considérant que, face à la misère, seule l'éducation peut faire que les paysans acquièrent de nouvelles idées qui amélioreront leurs conditions de vie, il veut pour ses écoles des maîtres bien formés, bien payés et bien considérés. L'enseignement ne sera pas payé par les parents mais par les communes et l'État. (Son livre de lecture, dont il est le principal rédacteur, sera traduit presque immédiatement en français sous le titre *L'Ami des enfants à l'usage des écoles*).

succéderont dans différentes villes. *Der Preussische Kinderfreund* (L'Ami prussien des enfants) de A.E. Preuss et J.A. Vetter prendra le relais en 1837, connaissant encore une 208^e édition en 1880, cette fois dans une Allemagne unifiée sous la férule – il est vrai – d'un prince prussien : Bismarck. Le lecteur curieux découvre dans ce bréviaire qui nourrit des générations d'Allemands entre autres deux histoires écrites sans doute par von Rochow, qui le font irrésistiblement penser aux histoires du *Struwwelpeter*. La première est celle d'un enfant qui ne voulait rien apprendre et refusait donc d'aller à l'école. « *Ses parents devaient toujours le pousser jusqu'à l'école, comme on pousse le bétail.* » Devenu adulte, il refusait d'obéir. Placé dans une ferme, il tua son maître, voulut s'enfuir et fut rattrapé. « *Pour effrayer les mauvais garçons, les magistrats lui firent, encore vivant, briser les membres et le firent mourir ; mais ils laissèrent son corps sur la roue où les corbeaux le dévorèrent.* » La seconde, qui n'est guère plus douce, évoque un enfant malade qui refusait de prendre ses médicaments et mourut en dépit d'une acceptation tardive.

Il est presque inutile de dire qu'un livre aussi populaire aura été l'objet d'études savantes dont la littérature de jeunesse n'a sans doute rien à faire. Mais que vaut le discours explicatif sur la création, un métalangage, par rapport au récit des pré-supposés existentiels et pédagogiques du créateur ? Le docteur Heinrich Hoffmann, médecin aliéniste renommé, se souviendra en ces termes de ses observations de médecin généraliste qui avaient présidé à la création du *Struwwelpeter* : « *Médecin, je me suis souvent heurté à un obstacle gênant au moment de soigner de petits malades. Le docteur et le ramoneur sont, pour les mères et les infirmières, deux épouvantails qui servent à faire peur aux jeunes récalcitrants et à les*

mater. « *Si tu manges trop, le docteur viendra, il te donnera un médicament au goût amer et te posera des sangsues !* » ou : « *Si tu n'es pas sage, le ramoneur tout noir viendra et t'emportera !* » Que se passe-t-il alors ? Dès que le docteur approche du lit du petit patient, celui-ci se met à pleurer, à crier, à hurler au voleur ! Comment lui palper le ventre ! On ne peut pas s'asseoir et attendre que cesse le vacarme et que fatigue s'ensuive ! » Dans ces conditions, une seule possibilité pour un médecin qui veut exercer convenablement son métier : « *Je sortais bien vite mon carnet de notes de ma poche, j'en arrachais une feuille, dessinais rapidement au crayon un petit garçon et me mettais à raconter comment ce polisson refusait qu'on lui coupât les cheveux et les ongles ; les cheveux poussaient, les ongles grandissaient jusqu'à ce que le personnage disparût entièrement et qu'on ne vît plus que des mèches de cheveux et des griffes. Cela frappait le petit désespéré qui se taisait, levait les yeux et, pendant ce temps, je voyais ce qu'il en était de son pouls, de sa température et si*



« *Die Struwweline* »,
ill. U. Krause in : *Die Struwwelpaula*, Berlin :
Rütten & Loening, 1994

son corps ou sa respiration étaient douloureux : j'avais atteint mon but. »¹⁰

Que le *Struwwelpeter* ait été considéré, en dépit du bon docteur, comme le parangon de la pédagogie du fouet et du martinet ne fait aucun doute. À peine paru, cet ouvrage ne va plus cesser d'être imité. Ces « *Struwwelpétriades* » se succèdent, qui reprennent, sans l'humour nécessaire, les personnages, le décor, la versification, le contenu, mais exagèrent l'humiliation, la punition, la mortification de l'enfant – bref, constituent d'intéressants tableaux de l'imagination sadique de certains adultes en matière d'éducation. Commettant les plus graves contresens, leurs auteurs oublient les ressorts de la distanciation généreuse et génératrice de réflexion mis en place par Hoffmann. L'enfant y est brutalement battu, enfermé à la cave, enlevé par des inconnus, maltraité par le médecin (!) et déchiqueté par des animaux.

De la pédagogie à la politique, il n'y a qu'un pas. Déjà en 1849, Henry Ritter propose un *Struwwelpeter politique*. Au siècle suivant, répondant à une version anglaise qui déguisait l'empereur Guillaume II en « *méchant Frédéric* », une version allemande parue en 1915 montre le « *grand Nicolas* » trempant les alliés dans son grand encrier. De même, en 1940 paraît en Angleterre un *Struwwelhitler*. À l'inverse du traitement très croquemitaine de la veine hoffmannienne, les petits personnages deviennent les truchements de la contestation de l'autorité (et de l'autoritarisme). En 1969 paraît un *Struwwelpeter recoiffé*¹¹ qui brocarde tour à tour le « bon » électeur, lecteur du quotidien populaire *Das Bild*, et les politiciens en place : Ulbricht



Le *Struwwelpeter* guerrier, K.E. Olszewski, Munich : Holbein-Verlag, 1915

(fouettant Svoboda), le chancelier Kiesinger (trempant les sociaux-démocrates Wehner, Brandt dans son encrier), Scheel, Strauss, Schmidt, etc. Un an plus tard, Friedrich Karl Waechter publie un *Anti-Struwwelpeter*. La même année, le Kinderbuchverlag de RDA, publie *Quel Struwwelpeter* [!] ¹² qui va lui aussi connaître un grand nombre de rééditions. L'illustrateur Karl Schrader et l'écrivain cabarettiste Hansgeorg Stengel, fort populaires dans leur pays, composent un livre d'images à textes qui s'éloignent de tout pédagogisme. Le jeune lecteur, qui y retrouve un univers d'objets familiers et des personnages dont il connaît bien la silhouette et les mimiques (Karl Schrader a illustré la série de livres de lecture utilisée au niveau élémentaire de l'école), s'amuse des aventures de personnages drolatiques auxquels il n'est pas loin de s'identifier. Le même Hansgeorg Stengel, cette fois avec un autre illustrateur lui aussi fort populaire en ex-RDA,

10. Heinrich Hoffmann, O.c. p.140.

11. Eckart Hachfeld, Rainer Hachfeld, *Der Struwwelpeter neu frisiert*, Scherz Verlag/Rütten & Loening Verlag, Munich, Berne, Vienne, 1969.

12. Hansgeorg Stengel, Karl Schrader, *So ein Struwwelpeter*, Kinderbuchverlag, Berlin, 1970.

Hans-Eberhard Ernest, a récemment écrit un *Superstruwwelpeter*¹³ fort modernisé et qui, sous prétexte d'humour, traduit le choc d'un peuple soudain confronté à la société de consommation. Pendant des mois, cet album a tenu la tête des ventes dans les nouveaux länder. Dans un tout autre domaine, puisqu'il s'agit de la musique, cette œuvre immortelle va inspirer le directeur (et professeur de composition) de l'École supérieure de musique de Dresde. En 1968, Siegfried Köhler compose un cycle musical pour chœur d'enfants et de femmes et petit orchestre : *Le Struwwelpeter, histoires gaies et sérieuses pour le chant, la danse et le récit*¹⁴.

Le cent cinquantième anniversaire de la création du *Struwwelpeter* aura été l'occasion pour les éditions Rütten & Loening de proposer au public les deux éditions évoquées au début de cet article, mais aussi de provoquer de nouvelles créations. L'expérience est suffisamment rare pour qu'elle mérite qu'on s'y attarde. Pour la première fois, les images originelles ayant été conservées, l'écrivain Steffen Mensching a composé un tout nouveau texte. Sur un rythme hoffmannien, Mensching raconte de tout autres histoires en prise avec des thèmes d'actualité (l'écologie, le sport, les cures d'amaigrissement, l'asservissement à la télévision, etc.). La réussite tient à ce décalage. À l'inverse, l'illustrateur berlinois Manfred Bofinger a conservé le texte et composé de nouvelles illustrations. Bofinger a lui aussi recours à

l'actualité. Louis, Gaspard et Guillaume sont trois nazillons à chemise brune qui harcèlent un jeune étranger ; le Grand Nicolas, déguisé en Batman et qui a le visage de Bofinger, trempe tout ce beau monde dans son encrier. Quant au *Struwwelpeter*, ce n'est autre qu'un de ces crâne-rasé, en tenue de combat, une batte de base-ball dans une main et un brandon dans l'autre, qui défie l'actualité allemande.¹⁵



Der Struwwelpeter, ill. M. Bofinger, Berlin : Rütten & Loening, 1994

Pour qui a le texte allemand entre les mains, peut le lire, le comprendre, en saisir la simplicité, la malice, l'intelligence, la musique, la tentation est vive de vouloir faire partager son plaisir. Ne voilà-t-il pas une dizaine de poèmes qui sont allés jusqu'à constituer un livre de lecture à l'usage des écoles ? Combien d'Allemands vous les réciteront comme nous récitons *La Cigale et la fourmi* ou *Le*

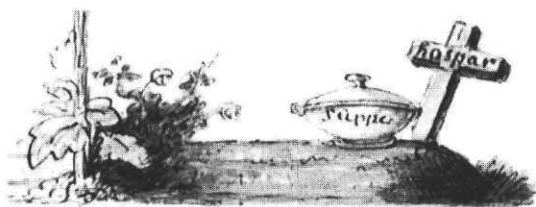
13. Hansgeorg Stengel, Hans-E. Ernst, *SuperStruwwelpeter*, Leiv, Leipzig, 1993.

14. *Der Struwwelpeter...*, avec la partition de Siegfried Köhler et un disque, éditions Peters, Leipzig, 1979.

15. *Der Struwwelpeter in seiner zweiten Gestalt (Le Struwwelpeter, deuxième figure)*, première édition d'après l'original de 1858 ; *Der Struwwelpeter*, 540^e édition ; *Der Struwwelpeter neu erzählt*, par Steffen Mensching sur les images d'Heinrich Hoffmann ; *Der Struwwelpeter*, texte du Dr Heinrich Hoffmann et images de Manfred Bofinger ; *Die Struwwelpaula (histoires ébouriffées et images échevelées)* de Renate Alf, Barbara Henniger, HOGGLI, Ute Krause, Cleo-Petra Kurze, Marie Marcks ; *Der Struwwelpeter umgetopft (Le Struwwelpeter changé de pot)* de F.W. Bernstein. Tous ces ouvrages chez Rütten & Loening, Berlin, 1994.

Chat, la belette et le petit lapin ? Il faut donc traduire, et on l'a fait. L'épreuve est immense, qui ressemble à la traduction des comptines, dont on sait qu'elles se rebellent au point qu'on peut rarement les traduire. La difficulté n'ayant naturellement pas échappé aux traducteurs, on a en français des textes qui, par le choix même d'une solution, trahissent un désarroi certain. Dans ces conditions, on a pu disposer d'un texte qui ne laisse pas d'étonner : une « *traduction mot à mot* » d'un certain Lewinter¹⁶. Comment peut-on simplement concevoir, quand on fait métier de traduire, un tel procédé ? Que signifie traduire un mot par un autre mot ? Le concept se contredit dès le premier choix. J'imagine le jeune lecteur français (et ses parents) découvrant ces lignes : « *Au lit doit aller maintenant Frédéric, / souffrit grand mal à la jambe ; / et le docteur est assis là, / et lui donne médecine amère.* » Une autre tentative plus intéressante est celle de l'adaptation de Bernadette Delarge avec des illustrations de Claude Lapointe¹⁷. On connaît le talent de ce dernier qui laisse ici libre cours à son imagination et nous présente un *Pierre l'ébouriffé*

baba-cool des beaux quartiers. Le procédé de l'adaptation, d'autant qu'il est avoué, serait sûrement louable. Malheureusement l'auteur du texte, même si elle a des trouvailles, ne s'est pas suffisamment détachée de l'allemand ; ce qui peut donner ceci : « *En grand deuil, les minets se cachèrent, versant des larmes en ruisseau.* » La traduction qui fait le mieux « passer » en français le texte d'Heinrich Hoffmann est, à mon sens, celle de François Cavanna : « *J'ai essayé, annonce-t-il, de le traduire aussi fidèlement que possible, en me pliant au rythme désinvolte de ses vers sans prétention qui sautillent joyeusement sur leurs sept ou huit pieds.* »¹⁸ Quelle que soit la réussite de cette traduction, ou d'autres à venir, on ne peut s'empêcher de penser que le *Struwwelpeter* ne parle pas directement à notre inconscient, mais qu'en revanche il contribue utilement à nous faire connaître un de nos voisins les plus directs. Un livre qui accède à l'immortalité vaut sûrement d'être visité, comme on va voir la Cathédrale de Cologne, une église baroque en Bavière, le musée Eulenspiegel à Schöppenstedt ou la Pinacothèque de Munich. ■



16. Reproduit in extenso dans Boris Heyzykman, *Der Struwwelpeter*, éditions Phot'œil, Paris, 1979.

17. *Pierre l'ébouriffé*, Jean-Pierre Delarge éditeur, 1980 (première édition François Ruy-Vidal, 1972).

18. *Crasse-Tignasse*, L'École des loisirs, Lutin poche, 1979.